



Virginie Jortay

CES ENFANTS-LÀ

roman

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

Ces enfants-là

Ouvrage publié avec l'aide
de la Fédération Wallonie-Bruxelles



Couverture : Lise Bruyneel et Mélanie Dufour
Mise en page : Amélie Sepulchre
© Les Impressions Nouvelles – 2021
www.lesimpressionsnouvelles.com
info@lesimpressionsnouvelles.com

Virginie Jortay

CES ENFANTS-LÀ

roman

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

Mauvais nageur, le rémora est un poisson qui s'accroche à d'autres, plus gros. Si son partenaire préféré est le requin, le rémora se fixe sur des cétacés, des tortues marines ou même des bateaux, en se liant à eux par le disque d'accroche puissant, placé sur sa tête. Il débarrasse leurs hôtes de leurs parasites – puisqu'il se nourrit de ce qu'il trouve sur eux – et se faufile à travers leurs ouïes; il se repaît également des restes du repas de l'hôte, en détériorant leur peau.

Toutefois leur interaction ne peut pas être réellement considérée comme du parasitisme et on préférera parler d'association de type mutualiste.

PROLOGUE

Rien ne peut la faire quitter le sofa, même pas ces amis qui s'inquiètent d'elle et déplacent beaucoup de vent autour d'elle. La fille leur dit que ça va; qu'ils doivent la laisser; qu'il ne faut pas s'inquiéter; qu'elle finira par se lever; qu'elle a besoin de toute sa témérité pour traverser ce qui est en train de se passer; qu'il ne faut pas parler.

Depuis qu'elle est revenue de ce déjeuner avec cet enfant qu'elle a élevé comme son fils, elle végète dans le salon. Elle flotte, sans masse, dans un espace dilaté, presque blanc. Le récit qui vient de lui être fait résonne dans l'entièreté de son corps, il remue sa mémoire ensevelie. Chacun des mots percute son être, le met en vibration. Ce qui lui arrive est puissant. Ça fait presque deux jours maintenant.

Elle reconstitue chaque étape du repas, se remémore chaque phrase prononcée, précise les mots-clés qui ont permis de glisser sensiblement jusqu'à la bascule où il a dit – et *l'a dit* : une chose de son enfance de petit garçon lui est revenue. C'était il y a longtemps mais le souvenir ressurgit maintenant. Il *sait* qu'il doit la lui dire; parce que c'est important.

Il a moins de dix ans, il est allongé dans le grand lit de sa mère à *elle*. Il ne comprend pas pourquoi il

est couché à ses côtés mais se souvient *précisément* qu'il doit fuir, pour échapper à ce qui ne doit pas avoir lieu. Du geste, il ne s'en souvient pas. Juste cette sensation de devoir faire ce qu'il peut, avec ses armes d'enfant, pour se rendre répugnant : il se souille.

La fille lui demande de situer le moment. Il ne le peut. Elle le serre dans ses bras. S'excuse de n'avoir pas su le protéger. Puis ils pleurent, sans larme, un peu. Elle doit tenir son rôle, elle est le parent, même si le jeune homme a aujourd'hui trente-cinq ans.

Il repart dans sa vie, loin ; elle rentre chez elle. Étrangement, les siens sont absents. Partis quelques jours ailleurs, à eux trois quelque part. Ça lui laisse l'espace pour vivre pleinement le moment ; le choc est trop grand.

Elle place son torse, ses membres et ses extrémités en mode économie. Son cortex a besoin de la totalité de ses forces. Elle s'enfonce dans un néant. Rien ne fait sens, ni son. Elle s'accroche à la pulsion de son cœur qui bat dans ses oreilles, confiante ; elle sait qu'elle n'a pas le choix, ce qui est en train de la rattraper remonte le temps. Elle reste focalisée sur les sensations de son corps immobile. Elle reconnaît cet état ; elle l'a déjà vécu. Elle est reliée à un trouble du passé.

Allongée sur ce sofa, c'est son corps qui prend l'ascendant. Ce à quoi ce fils a échappé, elle n'a pu s'y dérober mais, tout comme lui, aucune scène ne se déroule précisément. Cela n'a rien d'un récit ni d'un film ; c'est sans image mais aussi vrai qu'un poumon qui respire.

Sans peur, inéluctablement, la vérité est en train de remonter à la surface. Ce qui ne se conçoit pas s'énonce difficilement.

Elle ne peut plus nier, ni feinter ; c'en est fini de *s'arranger*. La fille *sait*, ce qui l'oblige à admettre qu'elle *savait*. Elle ne peut plus lutter : ses balises érigées en mensonges implorent ; ça *devait* arriver. Fini d'esquiver, de rire, de blaguer... Fini de protéger cette mère qui ronge. Cette chose qu'il lui a décrite, avec ses mots à lui, ce sont ses souvenirs à elle, enfant. Ils résonnent et font trembler ses fondations. Sa colère mue ; elle ne ressent aucune peur. Elle attend ce moment depuis longtemps.

Une chirurgie imaginaire est occupée à réassembler les pièces du puzzle qu'étaient ses négociations et compromis ; elle sait que quelque chose va en sortir, son corps va bientôt rebondir : *Cesse de te mentir. Tu ne peux pas la sauver. Cette mère qui s'en prend à ta vie, a aussi abîmé les suivants. Ce sont maintenant tes enfants que tu dois protéger ! Tu ne peux plus rien pour elle.*

Mécaniquement, elle se déplace pour prendre son portable, voit ses doigts glisser tout seuls sur le pavé tactile et la diriger vers un docu dont elle ne sait plus qui lui en a parlé, ni quand. Elle le trouve immédiatement sur YouTube : *Leaving Neverland* sur Mickael Jackson. Mis à part *Billie Jean*, elle ne l'a jamais particulièrement apprécié. La voilà qui va se farcir un reportage en deux parties, où la vedette ne sera ni *le* sujet, ni *le* centre du propos. *Himself* est rapidement balayé ; c'est à peine si son succès est évoqué. Quant à sa musique, reléguée et bonne à faire tapisserie.

Ce sont des hommes qui parlent ; de ce qui leur est arrivé quand ils étaient enfants. Maintenant qu'ils sont devenus grands, c'est leur tour de raconter : abus, viols, trahisons. Ils ont été trompés par la star qui prétendait être, elle aussi, un enfant ; syndrome de Peter Pan. Et leurs parents consentants ; et leur petit monde aveuglé ; et leurs âmes irrémédiablement perturbées ; et leurs corps sourdement scarifiés ; et leurs récits mis en doutes ; et leurs souffrances qui explosent face à l'écran.

Tous ces silences qui s'expriment face caméra désignent, hors du cadre, les lieux où des petits cadavres auraient rendu leur dernier expire, comme les bulles d'air trahissent le calme, du simple fait de leur remontée vers la lumière. Ils étaient si mignons ces petits êtres choisis ; les voilà maintenant bouffis, qui racontent comment ils ont mal à vivre avec leur passé d'enfants réifiés.

Vautrée dans le sofa, elle se gave de plus monstrueux que soi. Ne sait pas, se dit que ça n'a pas été jusque-là ; que c'était autrement ; que ça n'a rien avoir avec ça... mais s'avoue que c'était tout de même assez proche : dans les mécanismes de narration ; dans les multicouches de double-négations. Elle se reconnaît dans les révisions, dans les pirouettes, dans l'habilité à taire l'inconcevable, à rire de l'énormité, à exceller dans la façon de relativiser. Pour occulter l'innommable, il faut beaucoup contourner.

À cinquante-cinq ans, la voilà reliée à *d'autres* qui parlent et exhibent leurs escarres. Elle appartient à un courant où d'autres se lèvent et font marée. *Taisez-vous!*

disent ceux pour qui les fautes sont *toujours* partagées ; après tout c'est une histoire de co-responsabilité. *Et puis regarde qui tu es, ce que tu dis ne peut être vrai!* lit-elle dans les yeux de ses relations qui, dans leur cécité de confort, sont incapables d'entendre ses allusions, si énormes qu'elles ne peuvent être qu'exagérations – ou fruits de son imagination. Silence.

Alors, elle va se lever, et fissa! Écrire. Vite, avant que sa mère ne meure; vite pour ne pas être happée par sa propre lâcheté; parce que c'est une question d'urgence; parce qu'elle devra rendre des comptes à ses propres enfants qui, immanquablement, lui poseront des questions.

CHAPITRE I

NE FAIS JAMAIS CONFIANCE À UN HOMME

Tous les dimanches, il y a l'émission animalière à la télévision. Éveil des fantasmes, à la vue des mâchoires en noir et blanc, à la cruauté des plus forts envers ceux qui, en peluche, auraient dû être dans mon lit. Identification aux proies, émois pour les victimes. Mon sexe parle. Il sait qu'il veut des écorchures auxquelles mon courage et mon intelligence résisteront.

Héroïque, je suis cow-boy, je suis Zorro, je suis tout sauf la petite fille que sa maman voudrait avoir. Je suis son prodige, sa grâce au tutu qui gratte. J'aime la rigueur de la tulle qui frotte sur *ma bouboule* – c'est comme ça qu'elle appelle ce que j'ai entre les jambes. Je me martyrise en pensant aux nazis, aux camps dans lesquels ma famille a péri. Je suis revenue de cet enfer avec *elle*; la survivance nous unit.

Je suis la chair de sa chair, nous sommes fusion. Je n'existe qu'à travers elle mais c'est à moi qu'elle doit sa vie : c'est *moi* qui ai bravé la torture, c'est *moi* qui ai survécu, car je résiste plus fort et mieux qu'elle aux supplices. Mon sexe en témoigne, il est rouge et enflammé. J'ai cinq ans, je suis la fille de Maman.

Je suis sa confidente. Parmi tous, c'est moi qu'elle a élue. Je suis *son* unique, celle dans laquelle elle se mire

et, dans ma fonction, celle de me faire aimer, je l'adulte. Narcisse Nouvelle Vague, elle se confie à sa petite qui lui renvoie ce qu'elle désire. Jeune, elle n'a pas la trentaine; séduisante, elle garde un ventre plat; attirante, tous les amis de mon père la reluquent; baisable, mon père s'en vante crânement.

Elle minaude, babylisse ses cheveux, courbe ses cils au mascara, elle est si belle... Elle cire ses bottes de cuir, m'en promet des petites. Je reçois des pantys et n'en veux pas. Le nylon gratte la bouboule, je le lui dis. *Elle* a décidé : tu mettras ces pantys! Et la robe anglaise, et le canotier à ruban. Une vraie petite fille modèle. Je n'aime pas, je ne veux pas, je pleure. Claque la première baffe, s'en suit la rafale.

Tempête noire. Je rentre sous le carrelage, disparaïs par la bonde de la salle de bains, mes larmes, mes larmes, le hoquet. Tout se calme. Elle caresse, me dit que je suis si belle dans cette panoplie achetée si cher à celle qui deviendra sa meilleure amie. L'affaire est inestimable, je ne peux lui gâcher son plaisir à la concrétiser. Je suis sa poupée, sa fille chérie qu'elle aime. Ça oui; elle m'aime.

Papa est rentré, il a fini de briller. Il part s'isoler dans son petit bureau, là où il ajuste les pièces de ses maquettes d'avion, il m'autorise à le regarder les coller pour après les poncer. Parfois, il me demande de tenir avec mes petites mains, comme ça il voit mieux. Il est à côté de l'endroit où elle fait à manger. Ils ne se parlent pas, ou alors très peu. Après le *bonjour minou*, c'est chacun pour soi; la radio crachote entre eux deux.

Le repas est sur la table : langue de bœuf, petits pois et pommes de terre. Pour dessert, c'est une boîte de macédoine de fruits. Parmi les ananas, les pêches et abricots, il n'y a jamais qu'une seule cerise ; elle est toujours pour lui. Ni Maman ni moi ne l'aimons. Ce petit secret nous unit. Il ne s'en doute pas, il est naïf, Maman me l'a dit, et tant d'autres choses encore. Il est heureux avec sa petite cerise et moi, je le méprise. Parce que je sais des choses, parce qu'elle me les a dites ; à moi, et pas à lui. Elle m'aime plus que lui. Je suis la lumière de sa vie, d'ailleurs je la lui dois.

Le Jardin extraordinaire va commencer, le générique du début est presque achevé, il me rejoint sur le canapé vert, il aime aussi regarder. Avant qu'Edgar ne fasse venir Maryse et l'animal que l'hôtesse est censée maîtriser, c'est le grand reportage sur la nature, la savane et ses lois. Les tambours accélèrent, quelqu'un ou quelque chose va mourir.

Il m'attire à lui pour me rassurer, son ventre a encore grossi. Ses cheveux sentent la sueur. Je déteste son odeur mais la supporte parce qu'il fait attention à moi, ce qui n'arrive pas si souvent que ça. Il me caresse le dos, et les pieds, manque un rien pour qu'il se mette à me chatouiller, pour jouer. *Elle* nous surveille. Dans son regard, une peur que je ne peux interpréter, elle suinte le danger. Elle déteste me voir proche de lui, elle me veut toute pour elle, le plissement de sa bouche m'invite à m'éloigner. Je tangué d'impossible...

Le programme se poursuit et je n'ai pas quitté le canapé. Bientôt la mise à mort du chevreuil dans le

troupeau que les lynx ont choisi. J'aimerais être la proie, m'abandonner à ces dents, périr par cet amour, la mort me sera douce au regard du guet dont je fais l'objet. Il est grand temps d'aller au lit, elle m'arrache à lui, je n'ai pas compris.

La nuit, je rêve de ma captivité, ça se passe dans les camps. Puntition, brûlure, fouet. Je martyrise mon sexe déjà si rouge à cause des pantys. Je suis l'héroïne, l'exceptionnelle qui brave la torture et défie la douleur. On va me prendre des morceaux de peau, pour faire une jolie lampe de chevet, comme celle qui est à côté de mon lit. Au fait, qui m'a raconté cette histoire d'abat-jour fait de chair ?

J'ai mal dans tout mon corps endormi... J'encourage mon bourreau à surpasser son dégoût. Impressionné, le nazi puise au plus profond de lui et fait de moi sa victime adorée; je ferai tout pour être son meilleur dou-dou. Je ravale ma douleur, feins de ne rien sentir des lacérations qu'il me fait. C'est pour elle que je vis ces atrocités. Je suis la plus forte, je supporte tout parce que je dois m'échapper, pour retrouver ma Maman et la sortir de l'enfer; j'ai pour mission de la sauver.

Ai-je hurlé? *Elle* débarque dans ma chambre. Les cauchemars me dit-elle. C'est normal à mon âge. Qu'est ce qui est normal? En fait rien, mais je ne le sais pas encore. Je lui dis que j'ai des *petits* vers. La voie est royale. Ni une ni deux, elle va chercher la pinette à cheveux et un morceau de ouate pour récolter les intrus. Elle braque la lumière sur mon derrière en position

lampadaire. Elle fouille les plis noirs de mon cul ouvert où les petits serpents blancs se trémoussent insolents.

Victoire, elle en a attrapé un. Elle se croit à la pêche aux canards et veut me partager sa joie d'avoir délogé les parasites. Elle les compte, les écrabouille, jouit de sa récolte. Le père entrouvre la porte, il émet ses doutes sur la méthode employée. C'est une affaire de femmes! Et il se fait rembarrer. Moi, elle me calme cette pinette dans le cul alors je m'endors, contente. Ma Maman s'occupe si bien de moi.

Le matin, Papa a mis Sergio Mendes sur le tourne-disque. Maman muse *Agua de beber*, accompagne la mélodie par à-coups. Elle rêve du Brésil, de son carnaval, envie la beauté de ses femmes. Elle tourne autour de la table du petit déjeuner, vérifie que tout soit bien à sa place et que personne ne manque de rien dans notre royaume de bonheur.

Je mange des *petits yeux*, c'est le nom donné à la céréale éclatée. Kellogg's, c'est forcément bien puisque c'est américain, d'ailleurs ce sont eux qui ont libéré les miens. Les petits cocons trempés dans le lait sont rassurants. J'imagine la grenouille, l'emblème sur le paquet, défilant sur son char, délivrant les camps, dansant avec mon arrière-grand-mère, emprisonnant le grand-père, celui du côté de Papa... *Smacks*, le bon goût des germes de blés soufflés. Concentrés dans mon bol avec du sucre, les céréales se dilatent et crépitent sous la langue... *Tu en veux encore?* Sa voix est suave et sa question plutôt une injonction. Maman sait ce qui est bon pour moi; je l'adore pour cela.

Elle fait *tout* pour m'offrir le meilleur. Même si je n'ai pas faim, il n'est pas question que je réponde *non*. Je reprends allègrement de ce sucre blanc qui me pourrit les dents, aucune importance, ce sont celles de lait, celles qui comptent viendront après. Dans ma bouche, c'est l'enfer, mais il faut que je mange. Elle façonne mes goûts à ceux qui lui ont tant manqué quand elle était enfant, en mieux. C'est pour ça qu'il faut rajouter du *bon* sucre, et chocolat pour la Saint-Nicolas. Elle en a tant rêvé pendant la guerre, donc j'en suis gavée, pour mon plus grand bonheur, et aussi pour défier le dentiste qui veut toujours tout plomber. Imbécile.

Papa change le disque. Ils aiment Michel Fugain et le big bazar... On connaît les paroles par cœur, c'est là qu'on fait famille. Il chante juste, elle l'admire; il chante fort, c'est là qu'augmente son inconfort. Il a tendance à l'exaltation et une grande facilité à exprimer ses émotions... Ça va dégénérer, je sens venir le danger.

Mon père est un nombril, le reste est accessoire. Ou décor. Ou époque. Maman et moi, on n'est pas trop de deux face à l'égo de Papa. Se répandre fait partie de son art; son ventre ne cesse d'enfler. Maman et moi faisons corps pour exister mais sommes loin de faire le poids. Il est aimé, et admiré. Son visage se crispe, qu'a-t-il dit? Rien de plus que ce qu'il n'a pas dit. Mais c'est parce qu'elle sait qu'elles tombent en pamoison avant d'atterrir dans son lit qu'elle va le frapper.

Position ours, il amortit, encaisse le tambourin de ses mains. Elle va hurler puis s'épuiser. Ensuite pleurer. Beaucoup pleurer. Il fait comme s'il n'entendait rien et

que ses poings de femelle ne l'atteignaient en rien, il va même jusqu'à en rigoler. Il fait du mal à ma Maman, je le déteste. Il mange salé, elle et moi sucré, une chose encore qui nourrit l'adversité.

Ma Maman est tout pour moi. Je la rejoins dans la salle de bains. Son beau visage est en loques, plein de sa morve. *Ne fais jamais confiance à un homme* qu'elle hoquète, puis je la couvre de baisers, lui dis qu'elle est ma préférée. Papa est un homme; comme elle, je n'aime ni son haleine, ni sa sueur qui m'insupportent. Elle me dit qu'elle aussi, puis pouffe comme si je devais comprendre, et je finirais par comprendre.

Elle éructe qu'ils sont *tous* les mêmes, qu'ils ne pensent qu'à eux. Je dis oui. Je suis son vassal. Je dirais n'importe quoi pour la satisfaire et qu'elle cesse de pleurer, mais elle replonge dans sa colère. Elle me prend par les épaules, va me dire quelque chose d'important, le legs que seule une maman peut transmettre à son enfant. Je sens le moment sacré, j'attends son testament. *Ne reste jamais seule avec un homme. Méfie-toi d'eux, ils ne veulent que «ça»*. Je ne comprends pas. Car si c'est bien le bon «ça» que je crois, elle semble ne vouloir *que* «ça» quand elle se frotte à lui comme un chat.

Elle sent mon trouble, le prend pour trahison. Son œil devient animal, sa peur me panique. Elle me secoue, me somme de jurer. Que ne ferais-je pour lui plaire! Pour qu'elle redevienne normale, je serai docile mais elle continue de me secouer. Je re-jure, tétanisée. Elle me lâche enfin. Liquéfiée, je lui demande *Même Papa?* Temps de suspension *Même Papa!*

Elle rompt le fil qui me relie à lui. Je ne suis plus qu'à elle et rien qu'à elle. Elle fait de moi sa confidente; être son alliée me rend unique. Je suis fière de pouvoir la protéger. Je vois bien comment elle est soulagée. C'est *moi* qui suis maintenant *sa* maman, je règne sur *notre* jardin extraordinaire; je me sens la puissance de Tarzan... Maman est plus douce que mes peluches, j'ai tout son amour. Je veille sur elle, comme la lionne sur ses petits. Je suis prête à trucider celui qui approchera, surtout Papa. Je veux que cet instant dure toujours.

Ma bulle éclate, à cause de *lui*! C'est forcément de *sa* faute, comme elle me l'avait bien dit. Il envahit l'espace, lui et son jazz, lui et ses amis, lui et toujours lui. Il s'immisce dans *notre* amour, il brise *notre* fusion, s'interpose entre *elle* et moi. Je n'aime ni l'odeur de ses cheveux, ni sa joie, ni sa façon d'être heureux; je le déteste. Comme d'habitude il lâche une vanne, crée une diversion, elle va pirouetter et partir le retrouver.

C'est toujours après que je l'ai soutenue qu'elle m'abandonne. Même si c'est *moi* qui la console, c'est pour le retrouver *lui* que Maman me laisse tomber. Elle ne pleure plus. Elle se remaquille. Un petit coup de mascara, de bleu à paupière, une esquive, et tout est recollé. J'en arrive à douter de ce qui s'est passé. Je la perds dans l'infini du miroir qui l'éloigne de plus en plus de moi. Ça me fait toujours bizarre de la voir se jeter dans ses bras, et le caresser à l'endroit qu'elle avait maltraité. Ai-je inventé? Ils refont couple et s'appellent *mamour*, comme si rien ne s'était passé. Et je n'existe plus.

Une crise de plus est passée.

Mon père écoute son horrible Bill Evans qui massacre mes oreilles – et celles de Maman – et en plus il écoute fort! Ces solos de contrebasse qui sont *fabuleux*! Pour lui, *tout* est fabuleux. Il s'émeut d'un rien, mais surtout de tout. Sa soif du monde est insatiable, comme sa faim. Il a toujours un ami qui partage ses passions, son goût pour la musique, et aussi pour l'aviation. Il adore tout ce qui vient des Américains, il aime leur démesure. Maman, c'est leur opulence qui l'attire.

Après *tout* ce qu'ils ont subi, le monde *doit* être merveilleux, avec des *Smarties* et tous les films de *Disney*. Et aussi des robots ménagers, et des voitures pour aller au shopping, avec des parkings devant chaque arrêt. Les chimères de Maman vont de pair avec les surgelés ou les fraises qu'elle convoite toute l'année – quitte à les prendre sans les payer. À la caisse du supermarché, je la vois qui cache des trucs. Avec ses yeux tendus et son doigt faussement négligé posé en travers de sa bouche, elle m'oblige au silence, sous peine de réprimande dont je n'ose imaginer la cruauté. En sortant du magasin elle me précise qu'elle a *assez payé*, que « prendre » fait partie des règles du supermarché, mais qu'il ne faut pas exagérer. Elle dit qu'aux *States*, tout le monde fait ça.

Mes parents se rejoignent dans leur fascination pour l'Amérique. Sans le débarquement, *on* aurait tous été bombardés et les nazis auraient *gagné*. Ils n'auraient jamais pu manger d'orange, ni connu le goût du chewing-gum, ou de la barre de chocolat *Hershey*.

Tous les deux rêvent d'aller là-bas. Huston, Orson Welles, *West Side Story*... Ils adorent le disque. Papa chante par-dessus, fort, et se met souvent à pleurer bien avant la fin. Papa et ses vertiges, Papa et ses émotions... Il a la larme facile, il est de ceux qui s'émeuvent et prennent de la place. Il hurle de joie, de rire, d'effroi ; il hurle comme un condamné à mort quand il se cogne le pied. Pour ça aussi il me dégoûte. Il est minable comparé à moi qui suis si héroïque chez le dentiste.

Les [nom du mari]¹ viennent manger ce soir. Mes parents sont les [nom de Papa]. Il est en train de devenir célèbre, Maman est charmante et fait ce qu'il faut pour le hisser. Elle doit se faire belle, réparer sa posture et préparer ses piroshkis. Les invités sont souvent des amis de Papa, des relations qui viennent avec leur femme, ou leur nouvelle moitié. Il ouvre notre maison au monde ; il ouvre aussi le vin, et hurle *Lek Hayim!*

Il s'échauffe rapidement, raconte aussi bien que même Lenny Bruce, ce *schlémiel*² comme il l'appelle, s'appropriant le yiddish alors qu'il n'est, lui, même pas juif... Et la tablée hurle de rire à ce qu'elle n'a pas compris. C'est *spirituel*. Sa voix, son jeu, je les connais par cœur. Dans son show, Maman rit toujours aux mêmes moments. Elle se tient à sa place, le met en valeur, sur-ligne ses effets. Elle le vomira mais plus tard, pas devant eux, juste devant moi, sa petite qui lui renvoie sa rage de n'être que femme, et geisha.

1. À partir d'ici, les [nom du mari] seront inscrits entre ces balises pour signifier l'interchangeabilité de ce qu'ils enclavent.

2. Dans l'humour juif, le *schlémiel* est un archétype bien connu : bon à rien ou un idiot à qui arrive toujours TOUS les malheurs.

Papa fait tous les accents, il a l'oreille musicale, comme Raymond Devos. Ils vont jubiler, il est *si drôle*. Il enfle, occupe tout l'espace, il a encore grossi. Et ses blagues, et ces rires, ça hurle autour de la table. Les [nom du mari] ont du mal à se ravoïr, surtout madame. Il concède une politesse à l'ami qui en glisse parfois une – rarement deux – jamais à celle qui l'accompagne, ou alors pour se moquer. Câlin, c'était pour rigoler. Beau brin de femme, charmante *petite chose*. Entre elle et elles, c'est l'ouverture des marchés. Le sous-texte est tout en venin. Papa tranchera par une diversion dont il a le secret, se moquant, tel un taxinomiste, des femelles et de leur catégorie.

Les pêches au thon terminées, Maman m'envoie son clin de l'œil ; un signal presque invisible pour les autres, une injonction qui nous unit. Je suis son aide, sa petite main qui débarrasse. Je suis si sage, un modèle, une enfant bien élevée. Je ferais tout pour qu'elle me garde dans son sillage...

Je raffole de ses piroshkis, sa pâte feuilletée lui a pris tout l'après-midi. Je l'ai vue découper sa recette dans *Moustique*, même si, devant les invités, elle prétend la tenir de sa grand-mère brûlée à Birkenau, ainsi que d'autres merveilles traditionnelles qui lui viennent de ses tantes dont elle a gardé des photos. Ce petit monde embrasé lui dit comment cuisiner. Elle adore les foies de volaille, les tripes et même la langue de bœuf. C'est, paraît-il, d'origine *ashkénaze*. Dans l'impasse, diversion : le père la sauve par la blague du rabbin qui...

Gefiltefish! Ils vont hurler de rire toute la nuit. C'est l'heure d'aller au lit.

Le linoléum est bleu, les indiens ont des plumes, les flammes sont rouges. Je mijote dans un chaudron. La température monte. Je ris plus fort à chaque nouvelle bûche qui nourrit le feu. L'eau commence à bouillir, ma peau se détache par lambeaux... Les Iroquois tournent autour de moi et scandent *hunga yé-yé*, leurs petites haches vont bientôt me découper. Comme Edgar l'a bien expliqué à Maryse, la proie, une fois désignée, n'a que peu de chance d'en réchapper. Je hurle à nouveau mais cette fois elle ne se lève pas, et ma sueur est loin de me consoler. Me reste à être malade, ce que je suis.

Je vais à la maternelle, une semaine sur deux. J'enchaîne la varicelle, les oreillons, la rougeole, puis grippe, laryngite, pharyngite : je grandis à l'antibiotique. Le lundi, ou le mardi, *elle* scrute mes amygdales. C'est soit ma chambre, soit l'école. Je tremble à chaque verdict parce que là-bas, ce sont des hordes de petits sauvages qui hurlent plus qu'ils ne parlent, et jouent encore moins avec moi. Ils m'effraient avec leurs rires; ils sont soudés, vivants; ils me veulent du mal avec leur joie. Je ne les comprends pas.

Seule la Mademoiselle est gentille, je lui fais la séduction, comme à Maman. Je dessine bien, je réponds correctement, je ne me tache pas, j'accumule les bons points. *Elle est exceptionnelle pour son âge, en avance, certainement surdouée.* Maman aime que les autres la suivent dans ses théories qui établissent mon

intelligence supérieure. Ça confirme ses diagnostics et de plus, ça lui fait une amitié.

Dans la cour, les petits aryens me clouent au sol, me tirent les cheveux. Ils me martyrisent. Je me griffe pour que ce soit plus rouge et que ma Maman me reprenne, mais rien n'y fait. Je me casse le nez, je chute exprès, j'inventerai l'histoire après. Ce qui compte c'est de rentrer à la maison. Je la veux toute à moi, elle pas.

Elle aurait dû me coucher plus tôt, c'est encore les amygdales. Victoire. Elle est furax. Je n'irai pas à l'école. Je préfère cent fois ma chambre au camp de dressage. Dans ma geôle domestique, j'ai mes peluches et c'est moi qui fais la loi : pour que règne la terreur et la discipline! *Tais-toi!* La petite langue rouge en feutrine de mon ours, je la transperce avec l'épingle à nourrice. Je le gifle en l'immobilisant : *Tu n'as pas mal.* Et de fait, la bouche de l'animal, empêchée d'ouverture par mon instrument de torture, reste coite; je triomphe.

Avec la seringue – et la vraie aiguille que le docteur m'a donnée comme récompense à mon obéissance – je le pique et le frappe avec mes poings. *Arrête de hurler!* Toujours le même effet, le doudou se tait. De mes lacets je fais des petits fouets, j'attache ses deux pattes, je lacère son duvet de mes ciseaux à bouts ronds, ils coupent suffisamment pour que je fasse une cicatrice. *Tu ne pleureras pas.* Je fais toutes les voix, comme Papa quand il raconte ses histoires. *Tu n'as pas mal.* Je fais l'ours qui supplie, je fais le cosaque qui frappe et ordonne *Tu ne crieras pas.* Je recouds la plaie béante, et je peux jouer à ça pendant des heures; et recommencer,

jusqu'à ce que la petite langue en feutrine ne soit plus que souvenir. Au point que ça inquiète tout de même un peu Maman. Alors elle me sort de ma chambre. Elle n'est plus fâchée que je sois malade, et que je l'empêche de vivre.

Elle m'envoie jouer avec la petite voisine. Sa mère est malade, on ne sait pas de quoi. Catherine a un an de plus que moi ; Maman me laisse sous sa garde comme ça elle a la paix. On part dans le garage de l'immeuble, on joue au docteur, on s'écarte les fesses, on se met le thermomètre en plastique. On s'opère du ventre ou des dents, on se met des bandages et des claques, tout ça sur le plaid matelassé arrivé de Pologne, un des rares objets rescapés de la guerre.

Culottes baissées, on frémit quand une voiture surgit, c'est de l'adrénaline mêlée au plaisir du jeu et de l'interdit. Le cycle peut durer des heures, ça peut aussi dégénérer, ce qui ne manque pas d'arriver. Catherine a écrit « caca » au *Bic* bleu sur ma fesse gauche. Maman voit ça et s'empporte au-delà de la fureur, elle me gifle, me frappe, me baffe. Pour une fois, je jouais bien avec quelqu'un, je suis punie.

Je n'ai pas la résistance de mes peluches. La tornade est déclenchée, je disparaîs par les trous de ventilation. Elle me tire par les cheveux, me traîne jusqu'à la cuisine, allume le gaz de la cuisinière, craque une allumette sur le plus gros des becs et m'ordonne de mettre ma main par-dessus. Elle me somme d'obéir mais, comme je suis pétrifiée, se saisit de mon bras, le force à approcher de la flamme bleue. Ma terreur est telle que je ne souhaite